



Trans

janvier 2022

Brice Gautier · Sarah Lywandaël · Elena Platero

reticule.fr

Réticule #15 : Trans

janvier 2022

Table des Matières

Octavia

Elena Platero

L'un dans l'autre

Brice Gautier

Myriam

Sarah Lywandaël

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2021 Réticule. Tous droits réservés.

Octavia

Elena Platero

– Puisque notre fils, le prince héritier prétend être une princesse, qu'il en soit ainsi, déclara le Roi.

– Puisque notre fils, le prince héritier prétend être une princesse, qu'il s'habille, parle et se comporte comme telle, déclara la Reine.

– Puisque notre fils, le prince héritier prétend être une princesse, que l'on fasse venir les chirurgiens royaux, ordonnèrent en chœur le Roi et le Reine.

On apporta la table d'opération dans la salle du trône. Les gardes royaux y allongèrent le Prince pendant que les chirurgiens aiguisaient leurs instruments. Devant toute la Cour réunie, ils coupèrent ses cordes vocales, ils épinglèrent de longs cheveux blonds à son cuir chevelu à l'aide de crochets, et accrochèrent deux rangées de boucles de corset à la peau de son dos, parallèles à sa colonne vertébrale, du bas des omoplates jusqu'aux reins.

Une fois l'opération terminée, la Princesse Octavia fut ramenée dans sa chambre soutenue par ses dames de compagnie. Derrière elles, des servantes agenouillées essayaient la trainée rouge formée par le sang qui

coulait de son cuir chevelu, de son dos et de sa bouche sur le sol de pierre du château.

Dans la chambre, Octavia resta debout torse nu, les bras pendant le long du corps et le regard vague fixé sur son reflet dans un grand miroir au cadre de bois frotté à la feuille d'or. Derrière elle, la Reine passait un long lacet dans les boucles de corset cousues dans la peau du dos de sa fille, formant de larges X. Elle prenait son temps. Parfois, ses doigts épais heurtaient les boucles et le sang perlait à nouveau par les trous qui n'avaient pas encore cicatrisé. Pas une seule fois le regard de la Reine ne croisa celui de sa fille debout face au miroir.

Une fois le long lacet mis en place, la Reine tira de toutes ses forces sur les deux extrémités qui pendaient des deux dernières boucles tout en bas, juste au-dessus des reins d'Octavia. La peau de la Princesse se tendit mais ne craqua pas, sa taille se marqua, sa bouche s'ouvrit pour crier mais aucun son n'en sortit. La Reine fit un nœud solide puis aida Octavia à passer une robe de bal bleue brodée d'or et de rubis écarlates, puis lui mit bijoux et maquillage. La Princesse Octavia était fin prête pour célébrer ses fiançailles avec le Prince du royaume voisin.

La Reine ouvrit la porte de la chambre. D'un geste, elle lui ordonna de sortir. Octavia déglutit, fit un premier pas et sortit. Suivie de la Reine, elle longea un long couloir tapissé de miroirs et de tableaux. Ses pieds

serrés dans de petites chaussures à talon s'enfonçaient dans l'épais tapis rouge qu'on avait posé sur le sol de pierre du château. Ses chevilles menaçaient de se rompre à chaque pas. Enfin, elle pénétra dans la salle du trône transformée en salle de bal. Tous s'écartèrent sur son passage en faisant de profondes révérences. Son fiancé, le Prince du royaume voisin, l'arrêta sur son passage, debout bien droit devant elle, jambes écartées et l'invita à danser.

La main droite du Prince était posée sur le dos d'Octavia. Il pouvait sentir les boucles de corset en relief sous le tissu de la robe. Tout en dansant, il jouait avec les boucles accrochées dans la peau du dos de sa fiancée. Elle ouvrit la bouche pour crier mais aucun son n'en sortit. Après la danse, le Prince l'invita à faire une promenade nocturne.

– Pour mieux nous connaître avant notre mariage, ma Dame, lui dit-il.

Octavia acquiesça de la tête.

Ils sortirent du château, traversèrent le parc jusqu'à la rivière et s'arrêtèrent sur le pont afin d'admirer la lune ronde haute dans le ciel au-dessus des arbres.

– Une belle nuit, n'est-ce pas ?

La Princesse acquiesça de la tête.

– Suis-je bête ! Vous ne pouvez pas parler. Mais vous avez aimé mes caresses pendant la danse, j'en suis sûr.

Vous avez ouvert la bouche de plaisir. Vous vouliez peut-être un baiser ?

Le Prince passa la main dans le dos d'Octavia qui ouvrit la bouche pour crier mais aucun son n'en sortit.

— Comme c'est amusant, une princesse qui ouvre la bouche dès qu'on lui touche le dos. Mais vous n'êtes pas une vraie princesse, n'est-ce pas ?

Le Prince accentua la pression de sa main contre le dos d'Octavia et la poussa dans l'eau du fleuve.

Les cheveux de la Princesse s'éparpillèrent autour de sa tête comme des algues affolées. Ses jupons se gonflèrent d'eau sombre, se soulevèrent et enveloppèrent son visage et ses bras. L'eau entra dans la bouche grande ouverte de la Princesse dont aucun son ne sortait.

Octavia se réveilla toute sèche allongée sur le ventre, la tête sur un oreiller confortable. Elle était couchée sur un épais matelas tout aussi confortable recouvert d'une housse de coton adouci par l'usure. Elle s'assit sur le lit et remarqua qu'elle portait un pantalon, une chemise et des chaussures aux semelles plates. Elle ne vit sa robe nulle part ni ses bijoux ou ses chaussures à talon.

Octavia se trouvait dans une grotte aux murs de pierres noires illuminée par une petite lampe posée à côté de son lit. Elle se leva et fit le tour de la grotte. Une des parois était recouverte d'étagères sur lesquelles se trouvaient toute sorte de flacons, d'ustensiles et de

livres. Au milieu du sol de la grotte, un puits circulaire plein d'eau à ras bord était découpé dans le sol. Octavia s'agenouilla et tendit la main vers l'eau lorsqu'une ondine surgit du trou.

Sa peau était recouverte d'écailles minuscules qui passaient par tous les tons de vert à chacun de ses mouvements. Ses grands yeux, verts également, observaient Octavia. Sa petite bouche aux petites dents pointues et serrées lui souriait.

– Te voilà enfin réveillée !

La Princesse ouvrit la bouche pour parler mais aucun son n'en sortit. Elle pinça le tissu du pantalon et de la chemise, interrogeant l'ondine du regard.

– C'est quand même plus confortable que ta robe de fiancée. Et au moins, ce sont des vêtements secs.

Octavia passa sa main dans son dos, par-dessous sa chemise. Il n'y avait plus de boucles, elle en sentait à peine les blessures qui se résorbaient rapidement. Elle passa sa main sur sa tête. Il n'y avait plus de longs cheveux blonds accrochés à son cuir chevelu.

– J'ai retiré tout cela, dit l'ondine. Tu n'as pas besoin de ces choses dans le dos ni de faux cheveux sur la tête. Mais si tu veux, je peux faire pousser tes vrais cheveux.

La Princesse hocha la tête. Alors, l'ondine prit un petit flacon qui contenait un liquide verdâtre et huileux. Elle en versa quelques gouttes sur le haut du crâne de la Princesse, étala le liquide sur ses cheveux courts et

massa agréablement son cuir chevelu. Les cheveux d'Octavia poussèrent jusqu'à sa taille en de longues boucles foncées aux reflets dorés.

— Voilà, c'est bien plus joli et naturel.

La Princesse sourit. Ouvrit la bouche pour la remercier mais aucun son n'en sortit.

— Tu dois aussi retrouver tes cordes vocales. Elles seront servies ce soir au dîner.

La Princesse écoutait attentivement et cette fois-ci n'ouvrit pas la bouche.

— Prends ces gants. Ils protègent du feu et de la glace et possèdent bien d'autres propriétés encore.

Octavia enfila les gants. Ils lui arrivaient jusqu'au coude et moulaient ses mains et son avant-bras comme une seconde peau faite de minuscules écailles tissées qui passaient par tous les tons de vert à chacun des mouvements de ses mains.

— Tu dois retourner au château, maintenant, dit l'ondine.

Une ouverture s'éclaira sur l'une des parois sombres de la grotte.

— Je t'accompagnerais bien mais je ne puis survivre bien longtemps sans eau.

L'ondine replongea dans l'eau du puits découpé dans le sol. Octavia sortit et contourna la grotte pour arriver sur la berge du fleuve. Elle grimpa dans une barque que l'ondine, dans l'eau jusqu'à la taille, retenait d'une main.

– Suis le courant, c'est un ami. Il te ramènera vite au château.

Elles se saluèrent d'un geste de la main.

Octavia arriva sous le pont duquel le Prince l'avait poussée et y laissa la barque. Elle escalada la berge et se dirigea vers une entrée secrète du château connue d'elle seule. Une fois à l'intérieur, elle entra dans les cuisines.

Une cuisinière s'activait autour d'une marmite. Elle y jetait légumes, pommes de terre et morceaux de viande, sel, poivre et autres épices. Enfin, elle prit le bocal qui contenait les cordes vocales de la Princesse et le vida dans la marmite.

Octavia attendit que la cuisinière soit hors de vue pour plonger les deux mains dans la marmite. L'eau bouillante ne la brula pas. Elle sentit à peine une légère chaleur sur ses mains et ses avant-bras. Ses doigts fouillèrent le liquide entre les morceaux de viande, de légumes, de patates et les grains de sel et de poivre. Enfin, ils trouvèrent ses cordes vocales.

La Princesse les tenait du bout des doigts de la main gauche. Elle ouvrit la bouche et mit la main entière dans sa bouche jusqu'au fond de sa gorge. Ses doigts, recouverts des gants faits d'écailles d'ondine, remirent les cordes vocales à leur place. Octavia ouvrit la bouche, mais la referma aussitôt. Elle préférait ne pas parler tout de suite.

Dans la salle du trône, la fête battait son plein. Personne ne semblait s'être rendu compte de la disparition de la Princesse. Son fiancé, le Prince du royaume voisin dansait avec une belle Princesse étrangère. C'était la plus belle femme qu'Octavia ait jamais vue. Elle en tomba immédiatement amoureuse. Lorsque le Prince du royaume voisin et la Princesse étrangère se séparèrent, Octavia, qui ressemblait à un Prince étranger aux cheveux longs, lui tendit la main pour l'inviter à danser.

Octavia n'osait ouvrir la bouche de peur de ne pouvoir parler malgré ses cordes vocales remises à leur place. La Princesse étrangère lui raconta qu'elle venait d'un royaume lointain, sur une île, dont elle était la Princesse héritière. Elle serait Reine après son père. Puis elle parla encore et ria et parla. La Princesse étrangère semblait aussi intelligente et spirituelle que belle. Octavia en tomba encore plus follement amoureuse.

– Assez parlé de moi, dit tout à coup la Princesse étrangère. Quel est votre nom ?

Octavia ouvrit la bouche pour parler.

– Octavia.

La Princesse étrangère la regardait droit dans les yeux, le visage très sérieux.

– N'êtes-vous pas la fille du Roi et de la Reine dont nous fêtons les fiançailles ?

– Si, mais le Prince m'a poussée du pont dans le fleuve. Il me croit morte.

La musique s'interrompt. Le Roi et la Reine assis sur leur trône annoncèrent :

– Notre fils, le prince héritier qui prétendait être une princesse est mort, déclara le Roi.

– Notre fils, le prince héritier qui prétendait être une princesse s'est noyé, déclara la Reine.

– Notre fils, le prince héritier qui prétendait être une princesse ne se mariera pas, déclarèrent en chœur le Roi et la Reine.

– Votre fille, la princesse héritière est vivante et se mariera ce soir cria Octavia en s'avançant, la Princesse étrangère à ses côtés.

Le soir même, les deux Princesses se marièrent et devinrent héritières du trône d'un royaume lointain sur une île.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Elena Platero

Nouvelliste, poète et collagiste, Elena Platero est une artiste multiple et multiculturelle née à Buenos Aires et ayant

grandi à Paris. Son stylo retire délicatement de son cerveau tout ce qu'elle voit, vit et ressent pour le poser sur le papier dans une poursuite sans fin de beauté et d'humour mais aussi de vengeance. Ses thèmes de prédilection sont les sujets LGBT et féministes.

L'un dans l'autre

Brice Gautier

J'avais dit à mes deux enfants que je prenais six mois de vacances. Qu'après la mort de leur mère, j'avais besoin d'un peu d'air. Leur avais recommandé de ne pas s'inquiéter si je ne donnais pas beaucoup de nouvelles. Ils avaient parfaitement compris, ce sont des adultes largement trentenaires. Nous nous sommes beaucoup embrassés, puis je suis parti seul.

Je n'ai pas donné de nouvelles.

Puis je suis revenu.

Je n'ai prévenu personne, j'ai simplement débarqué chez ma fille Séverine à l'improviste, sans même lui envoyer un message pour la préparer. C'était une erreur. Quand elle a ouvert la porte de son bel appartement dans le sixième arrondissement de Lyon, j'ai vu ses yeux s'agrandir sous le coup de la surprise, puis au fur et à mesure qu'elle comprenait, j'ai vu dans son regard le reflet de ma propre folie, mélangé à un dégoût dont l'odeur écoeurante empoisonne encore ma mémoire. Elle n'a pas voulu me voir. Elle a refermé vivement la porte en me criant de dégager, qu'elle ne voulait plus jamais entendre parler de moi, que j'étais timbré, complètement azimuté, qu'il fallait me faire soigner.

Je la connais. Ses réactions sont toujours extrêmes, comme sa mère, mais elle finira par comprendre.

Mon fils, Arnaud, a été plus compréhensif. Passée la première surprise et l'effarement — Oh mon Dieu ! qu'est-ce que tu as fait ? — il m'a laissé entrer et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Nous nous sommes installés dans le salon où le désordre faisait presque plaisir à voir — mon fils est un jeune divorcé sans enfants, autant dire un célibataire vieillissant — et il m'a demandé ce que je voulais boire. Sans hésiter, j'ai demandé un verre de vin rouge. Un vin léger, pas un Bordeaux, ni un Côtes du Rhône. Il a eu un temps d'arrêt, son regard s'est arrêté furtivement sur mes cheveux teints, puis il a hoché la tête et est allé chercher une bouteille de Bourgogne. C'est très probablement ce que sa mère aurait choisi. Mon fils me comprenait.

Nous avons parlé la nuit durant. Je lui ai tout raconté. Ce qu'il savait, ce dont il se doutait, ce qu'il ignorait. Comment j'avais rencontré Alexia, sa mère, que tout le monde appelait Alex, dans un bar où elle était venue avec sa brigade de potes. Alex toujours très entourée, très convoitée, vive, douée, expulsant son énergie dans un rire tonitruant et contagieux, Alex aux mille projets dont mille-et-un avortés, Alex au contact facile et au regard qui vous piège irrémédiablement. Alex, sa peau mate de fille du sud, ses cheveux noirs

qu'elle aimait porter très courts avant de les laisser repousser une année entière, Alex mince sans être maigre, presque aussi grande que moi qui en suis tombé profondément, désespérément amoureux. Moi, ma dégaine de gringalet et mes cheveux roux hérités de lointains ancêtres bretons, moi qui n'étais pas un artiste comme elle, mais plus prosaïquement un conservateur du patrimoine, un bureaucrate dans un obscur service départemental. Combien de soirées ai-je passées à la regarder et à me creuser la tête dans l'espoir de trouver une solution pour qu'un type comme moi attire l'attention d'une fille comme elle ? Je n'ai jamais trouvé, je ne sais toujours pas comment cela a pu se produire. Au bout de quelques mois de nuits blanches et d'amour transi, une nuit comme les autres où nous étions plus de vingt autour d'elle, il m'a semblé que quelque chose avait changé dans notre relation. Je n'ai compris que très tard que, de l'assemblée entière, au milieu de la centaine de satellites qui tournoyaient habituellement dans le champ gravitationnel d'Alex, j'étais le seul qui était présent chaque soir. Rigoureusement chaque soir. Et j'ai réalisé également que la troupe entière me croyait vaguement son compagnon. À la minute où j'ai pris conscience de mon statut particulier, sans aller jusqu'à prendre des initiatives, je me suis rapproché d'elle, physiquement et intellectuellement. Un jour, au cours d'une conversation qui n'en finissait pas, où nous

parlions de cinéma avec la passion qu'on peut déployer pour ce genre de thème futile, elle fut d'accord avec moi sur un point de détail et dans l'enthousiasme qui suivit notre harmonie passagère d'opinion nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, moitié par jeu, moitié parce que nous en avions envie. Je ne l'ai plus lâchée par la suite. Elle s'embrasa instantanément, comme si elle n'avait attendu que ce signal. Nous passâmes les nuits des semaines suivantes dans le lit de ses parents, éternels voyageurs qui laissaient à leur fille une liberté absolue qu'elle aurait prise de toute façon. Je n'ai jamais su ce qui l'avait attirée en moi, peut-être mon absolue permanence. L'année qui suivit fut la plus belle de toute ma vie. Nous étions fusionnés, totalement habités l'un par l'autre, passionnément l'un dans l'autre. Nous avons fini par prendre un appartement ensemble, dans lequel nous n'habitons que pour faire l'amour, c'est du moins ce qu'il nous semblait, avant de nous réveiller en plein après midi et sortir dès que nous étions à peu près présentables jusqu'au matin suivant. Je ne sais pas comment j'ai pu continuer à travailler dans ces conditions.

C'est dans cette période que nous avons fait notre serment. Une promesse, tu comprends, Arnaud ? Un vœu d'amoureux, niais et mièvre, mais un serment quand même. À la fin d'une nuit qui n'était pas plus intense ni romantique que les autres, alors que nous

dormions l'un contre l'autre, j'ai approché ma bouche de son oreille et je lui ai fait la promesse de rester avec elle jusqu'à la mort, quelles que soient les vicissitudes de la vie et les saloperies qu'elle nous réserverait. Elle n'a pas bougé, mais je l'ai sentie sourire dans la pénombre. Elle a simplement murmuré Moi aussi je te le promets. Imagine la scène : ça s'est passé exactement comme dans les mauvais films romantiques. Roméo et Juliette de pacotille.

Mais cette promesse, moi, Arnaud, j'y croyais.

La vie nous a aspiré dans les années qui ont suivi. La joie de la naissance de nos enfants, d'abord ta sœur Séverine, puis toi, Arnaud. Nous avons été engloutis dans un quotidien joyeux et épuisant. Finies les soirées et les amis. Finies les migraines du petit matin, place aux biberons de la nuit. Ce fut une période très heureuse. Ce n'est que quelques années plus tard, six, sept, que le sol devint glissant, puis carrément meuble sous les pas de notre couple. Notre cellule familiale était alors entièrement dévouée à nos enfants, leurs besoins, leur éducation, leurs loisirs. Nous avons totalement disparu en tant qu'individus. Alex s'ennuyait. Elle voulait recommencer à sortir, voir du monde, se retrouver entourée comme avant. Courtisée, admirée. Sa carrière de peintre avait connu des niveaux variables que la maternité avait plutôt fixés à l'étiage. Elle arrivait à vendre quelques toiles de temps en temps, gardait une

certaine réputation dans le milieu, et survivait en travaillant comme graphiste pour une petite maison d'édition. Nous vivions essentiellement de mon salaire de fonctionnaire. Ses toiles s'accumulaient dans le garage comme les bouteilles vides d'un alcoolique.

Et puis un jour, à force de harceler ses anciennes relations, elle parvint à se faire exposer. Alors elle explosa littéralement. Redevenir l'artiste mondaine qu'elle était dix ans plus tôt fut presque immédiat. Elle retrouva son aréopage d'amis plus ou moins fidèles, ses admirateurs et ses disciples, son petit nuage de célébrité locale qui m'avait rendu amoureux d'elle. Je n'ai pas eu le choix : je l'ai suivie. Nous avons épuisé un nombre considérable de baby-sitters pour acheter le temps nécessaire au rayonnement d'Alex. Nous sommes revenus ivres à trois heures du matin pour relever de son quart un étudiant épuisé qui ne reviendrait pas. Certains soirs, nous ne rentrions même plus, nous contentant d'envoyer un message à la jeune fille recrutée en catastrophe pour lui dire de dormir chez nous, oui nous la paierions le double de ce qui était prévu. Rien n'avait plus d'importance pour Alex que sa carrière d'artiste, même si sa renommée n'était pas aussi flamboyante qu'elle voulait se l'avouer. Alex se montrait beaucoup mais au fond vendait peu. Bientôt, nos salaires ne suffirent plus à assurer le train de vie qu'elle exigeait. Alors, la mort dans l'âme, je fus forcé de

rester à la maison pour garder nos enfants, tandis qu'Alex partait briller toute la nuit à la soirée qu'un sculpteur momentanément à la mode donnait pour ses amis artistes, ou au vernissage d'un peintre influent qu'il fallait caresser dans le sens du poil. L'expression est cruelle, sachant ce qu'il advint par la suite.

Oui, Arnaud, ne me dis pas que tu ne t'en doutais pas. Quand tu avais quinze ans et que le monde tournait autour de ton nombril comme tous les adolescents, je veux bien croire que tu n'aies pas remarqué mes yeux rouges du matin et la mine piteuse de ta mère quand elle se levait le dimanche à quatorze heures pour se faire un café sans parler à personne. Mais à vingt ans, quand tu as commencé à nous regarder un peu plus froidement du haut de ta taille d'homme, tu ne peux pas ne pas avoir deviné. Pour autant, je n'ai jamais rien dit à mes enfants. Oui, bien sûr, je lui ai fait des scènes à elle, des scènes terribles et lamentables, mais j'attendais le moment où vous seriez tous chez des copains, que je convoquais explicitement au besoin pour qu'ils vous emmènent hors de portée de ma voix. Une fois seul avec Alex, je la couvrais des insultes les plus immondes que la langue française ait produites, je la sommai dix fois de choisir entre l'un de ses amants et moi, tel attaché culturel pompeux et collectionneur de femmes, ou tel directeur artistique, tu parles ! Directeur de rien du tout ! obscur grouillot de rédaction dans un sous-

journal à peine plus dégrossi que le plus crasse des fanzines de collège ! Mais vas-y ! Pars donc avec ce brillant personnage ! Confie-lui tes enfants quand tu en auras la garde, le week-end ! Imagine les conversations raffinées que vous aurez tous les deux, les capitales que vous visiterez ensemble, les vernissages et les conférences ! Tu ne vois pas à quel point il est creux ! Va donc, Alex, choisis bien !

Mais au fond, quelles que soient les conneries qu'elle s'acharnait à faire, nous n'avions pas oublié le serment que nous nous étions fait, elle et moi. Alex savait qu'elle me trouverait sur son passage chaque fois qu'elle tenterait de se détruire, et que ce serait moi qui la relèverais du caniveau dans lequel elle se serait vautrée. Il ne fallut pas longtemps pour que ce ne fût plus seulement une image.

Elle resta, malgré tout. Elle resta pour ne pas quitter ses enfants. Elle resta surtout parce qu'aucun des autres hommes qui l'attiraient dans leur lit n'aurait été prêt à changer de vie pour elle. De temps en temps, je me berce d'illusions en pensant qu'elle est peut-être aussi restée un peu pour moi.

Puis nos enfants partirent vivre leur vie. La nôtre se transforma. J'accompagnai à nouveau Alex dans ses éternelles soirées mondaines où ses vieux amis redécouvraient ma présence après toutes ces années à garder les mômes. Certains m'accueillaient presque

chaleureusement. Les nouveaux amis, plus jeunes et plus rapaces, se contentaient de se demander qui était le petit bonhomme roux qui accompagnait Alex quand elle était arrivée, le type qui faisait tapisserie toute la soirée sans même boire un verre – à cette époque, je ne touchais plus à l'alcool. À tous j'inspirais le même mépris. Le statut de mari de cette femme presque quinquagénaire au charme diabolique – tu l'aurais vue, Arnaud ! – me propulsait d'emblée au rang de sujet de conversation privilégié entre ceux qui se doutaient qu'Alex avait couché avec la moitié de la salle, et ceux qui le savaient pour avoir fait partie du lot. La plupart ne prenaient même pas la peine de retenir mon prénom. Ils m'appelaient simplement « Monsieur Alex ».

Cette vie dura une petite dizaine d'années. J'étais devenu l'ombre et la conscience de ta mère, son agent, son chauffeur, son comptable, son conseiller, sa béquille quand elle était trop saoule pour marcher droit en fin de soirée, son amant de plus en plus rarement. Puis je suis devenu son infirmier personnel.

Elle n'avait pas soixante ans quand la maladie l'a frappée. Un jour, elle tomba dans les escaliers de notre immeuble. Rien de grave, juste sa fierté endommagée. L'incident se répéta quelques jours plus tard, puis elle se mit à tomber dans la rue, incapable de franchir l'obstacle du trottoir sans perdre l'équilibre. Alors elle eut des difficultés à marcher, à se lever de sa chaise,

puis tout simplement à se lever de son lit. Quand a-t-elle affronté sa peur de la maladie et consulté un médecin ? Quand il fut bien trop tard. De toute façon, eût-elle consulté à la première chute que tout aurait déjà été perdu. Tumeur au cerveau, métastase d'une tumeur au poumon que personne n'avait détectée. Le médecin dodelina de la tête, de l'air du parent qui découvre son enfant au milieu des sacs de farine qu'il a éventrés avant de patauger dedans avec les pieds mouillés – Quel gâchis mon Dieu quel gâchis ! – et expédia Alex en soins palliatifs. Il s'était alors passé à peine trois mois depuis la première chute.

Je l'ai accompagnée jusqu'au bout, Arnaud, tu m'entends ! Tu le sais, toi, que je ne l'ai jamais abandonnée ! Cette femme magnifique, aux formes fines et fermes, pleine de la vie la plus tumultueuse, fondit complètement en quelques semaines. Je l'ai vue s'évaporer gramme par gramme, en lui tenant la main. Quand elle ne fut plus que lambeaux d'elle-même, j'étais encore là, à passer mes journées à lui lire des livres ou lui faire écouter de la musique.

Un soir, croyant lui faire plaisir, je lui murmurai :

– Nous avons tenu notre promesse, Alex, nous voilà ensemble au bout du chemin.

Elle tourna alors son regard vers moi, remplie d'une vigueur inattendue, et le feu dans ses yeux mourants elle me lança :

– Moi j’ai tenu ma promesse, mais toi ?

– Moi ?

– Oui, toi ! Toi qui vas me survivre, qu’est ce que tu en feras de notre promesse ?

Abasourdi, je ne sus que répondre, mais Alex ne me laissa pas le temps de répliquer :

– Tu vas recommencer ta vie, tu vas connaître d’autres femmes et ta promesse, tu vas te torcher avec !

Puis elle retomba sur son oreiller, épuisée. Muet de stupéfaction, je sortis de la chambre et rentrai chez nous. Le lendemain, quand j’arrivai à l’hôpital, elle était morte.

À l’enterrement, vous, mes enfants, m’avez trouvé anéanti. Je l’étais. Par son absence, par ma souffrance, mais aussi par les dernières paroles qu’elle m’avait adressées. Je ne me souviens plus des premières semaines qui suivirent sa mort, car je ne crois pas avoir dessaoulé. Ma vie s’était vidée d’un seul coup, comme un ballon de baudruche qui éclate sous la pression. Je réalisai brutalement que mes seuls amis étaient les amis d’Alex, mes seuls loisirs étaient les siens, mes goûts culinaires, musicaux, cinématographiques étaient seulement des artifices pour lui plaire. Maintenant qu’elle n’était plus là pour les valider, ils me paraissaient vains, superficiels et prétentieux. Même mes opinions sur les grandes questions de ce monde me semblaient avoir perdu leurs appuis. Je pensais à travers Alex. Je

cuisinai pour elle, mangeais avec elle. Je m'habillais pour elle.

Monsieur Alex n'était plus rien sans Alex.

Tu comprends, Arnaud ? Tu comprends mieux ?

Moi qui avais arrêté de boire depuis vingt ans, je côtoyai fraternellement le coma éthylique pendant plusieurs semaines, puis un matin, je me réveillai allongé sur le trottoir dans une partie de la ville que je ne connaissais pas. Les passants m'enjambaient tranquillement avant de poursuivre leur chemin. Je ne tentai même pas de me relever. Je restai sur le dos pendant une bonne heure, le temps d'apprivoiser une idée qui venait rôder autour de moi, la convaincre de s'approcher, puis de l'attraper comme on se raccroche à un bout de bois tendu depuis la berge, qui va vous sortir du torrent et résoudre tous vos problèmes. Je savais comment continuer à vivre. Comment tenir ma promesse. En une fraction de seconde, tout devint clair dans ma tête. Je me relevai. Je rentrai chez moi. Je ne touchai plus à une goutte d'alcool jusqu'à ce que tout fût réglé. Je préparai tout, froidement, consciencieusement, minutieusement. Mon corps et mon esprit se tendirent vers l'échéance. Au moment de partir, je serrai mes deux enfants dans mes bras. Je n'eus jamais la moindre hésitation. Le lendemain de mon départ, je commençai la procédure. À partir de ce jour, bien avant d'entrer à la clinique, je devins pleinement la personne que je voulais

être. Je passai tous les tests psychologiques haut la main.

J'étais déterminé.

Voilà mon histoire, Arnaud. J'espère que tu plaideras ma cause auprès de ta sœur. Je l'aime comme je t'aime, comme j'ai aimé ta mère, sans nuances et sans concessions. Mais je ne pouvais pas continuer à vivre en restant Monsieur Alex et je sais que vous vous seriez opposé à ma décision. Aujourd'hui, je suis Alex, tout simplement. Complètement avec elle, complètement elle, jusqu'à ma mort.

J'ai tenu ma promesse.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Brice Gautier

Brice Gautier écrit des nouvelles dont on se demande bien à quel genre elles appartiennent. Claires ou sombres, parfois teintées de fantastique ou carrément de science-fiction, parfois teintées de rien de spécial, on les retrouvera dans les revues *Harfang*, *Rue Saint Ambroise*, *Arkuiris*, *Le Cafard Hérétique*, *Pourtant*, *L'encrier renversé* ou encore en ligne dans la revue *Squeeze* ou *l'Ampoule*. Son premier recueil de nouvelles, "Même pas mal", est paru en novembre 2021 aux

éditions [Quadrature](#). C'est à se demander s'il n'est pas du genre à considérer qu'en littérature, comme pour les êtres humains, il est idiot et vain de vouloir distinguer des races ou des genres là où rien ne vaut le métissage et la nuance.

https://www.instagram.com/brice_guillaume_gautier/

Myriam

Sarah Lywandaël

La ville, les trottoirs, la foule. L'odeur des échappements et du bitume détrempé. Je déambule dans la symphonie des rues, à l'abri sous mon parapluie. Autour de moi, les gouttes se pendent aux baleines, s'accrochent, hésitent, et puis s'élancent, happées par la gravité. Les petits acrobates liquides frôlent mes jambes dans leur élan, puis rebondissent au sol. Je marche, en évitant les flaques. Mes talons claquent au rythme lent de mes pérégrinations. Dans ma bulle protégée, je perçois les passants comme des vagues furtives et indistinctes. Flots de tissus colorés, gerbes de phrases, écume de voix. Aucun visage.

Cela ne fait pas si longtemps que je sors ainsi sans arrière-pensées. Mon parapluie m'offre un certain anonymat, mais je n'en ai plus besoin. Plus maintenant. Plus depuis que j'ai compris ce qui m'avait tant tétanisée, à mon insu. Plus depuis que je m'accepte comme je suis. Plus depuis que je suis libre, enfin.

Auparavant, je n'aurais pas marché ainsi au hasard, insouciant et serein. J'aurais soigneusement planifié mon trajet, évalué les risques, sondé les regards tout en les évitant. J'aurais toujours scruté cent mètres en aval

pour détecter un éventuel danger, tendue, prête à changer de trottoir, de route, à entrer dans une boutique, n'importe laquelle, pour laisser passer des individus perçus comme potentiellement menaçants. Je prenais ces décisions sur des critères totalement subjectifs – un style vestimentaire, un comportement, un visage –, et poursuivais cet objectif impossible à atteindre : exister parmi les autres, être vue, sans être découverte. Tant de messages délétères m'encombraient et nourrissaient mes peurs.

Jusqu'à ce jour où j'ai compris que je craignais moins ces autres que mon essence primordiale, si longtemps étouffée, et qui commençait à peine à respirer. Parce que certains disent qu'elle n'est pas convenable, voire nient sa réalité. Parce que certains la détestent par principe, avant même de la connaître, avant même de savoir quelle gentillesse l'habite, quelles valeurs l'animent, avant même de découvrir ses talents et tout ce qu'elle pourrait offrir au monde. Elle, la femme que je suis.

C'est ce jour-là que tout a changé. J'ai rejeté cette phobie, intériorisée à mon corps défendant, et ouvert grand les portes de ma vie.

La pluie redouble d'intensité et je frissonne. À quelques dizaines de mètres, j'aperçois l'enseigne d'un salon de thé et me glisse au travers de la foule jusqu'à sa vitrine. L'endroit a l'air accueillant. J'entre et suis

assaillie par une vague de douce chaleur et d'effluves de viennoiseries. Je secoue mon parapluie au-dehors, avance de quelques pas, découvrant le comptoir et les délices dorées qu'il héberge. La porte se referme derrière moi avec un bref tintement. La rue s'éloigne. La pluie n'existe plus que comme un rideau liquide dévalant la vitrine. Il fait bon ici. Il fait bon vivre. Longeant l'étalage de tentations sucrées, je me dirige vers une table dans un coin, m'installe et sors de mon sac mon carnet d'écriture. Il est temps que je raconte.

— Bonjour Madame ! Que désirez-vous ?

La serveuse est jeune et son sourire charmant. Elle possède cette fraîcheur que je n'aurais jamais eue. Pas de regrets. Tout s'est passé comme cela devait se passer. J'hésite toujours à parler, car ma voix s'avère fragile. Elle est d'acquisition récente. Elle ne m'appartient pas encore pleinement. Alors je souris. La serveuse hoche imperceptiblement la tête, avec une patience attentive et bienveillante. Je me lance.

— Que me conseillez-vous comme thé vert ?

Elle commence à raconter ses thés, comment et pourquoi elle les a soigneusement choisis, et s'interrompt parfois le temps d'une hésitation. Ses yeux dérivent alors au plafond, révélant le blanc immense autour de ses iris. Iris, j'aperçois ce prénom sur le badge qu'elle porte sur la poitrine. Un joli prénom. J'ai plaisir à écouter Iris, à la voir s'animer de passion, à découvrir

que sa vie virevolte auprès de feuilles d'arbres gorgés de soleil à des milliers de kilomètres d'ici. Je décide de lui accorder ma confiance. Lâcher prise. Respirer. Vivre. Je profite d'une pause pour prendre la parole :

— Vous en savez manifestement bien plus que moi sur ce sujet, alors je vous laisse choisir pour moi. Surprenez-moi. Et je vous laisse aussi choisir la pâtisserie qui l'accompagnera.

Elle m'observe un court instant, et nos sourires se répondent. La confiance est mutuelle. Elle hoche la tête, puis une petite lueur facétieuse investit son regard.

— Je crois que je sais !

Elle repart à pas rapide, et m'adresse une œillade complice en tournant au coin du comptoir. J'ignore ce qu'elle a deviné de moi, mais j'ai confiance en elle. Alors qu'elle commence à s'activer, la porte s'ouvre et la rue envahit le salon, le temps qu'un client passe la porte. Il est engoncé dans son cuir dont il a remonté le col. La pluie n'a pas cessé. Les bruits de circulation s'amenuisent, disparaissent. Tintement léger. L'homme lance un « bonjour » sonore et s'assied à une table de distance de moi. Nous échangeons un bref regard tandis qu'il ôte son blouson. Il s'avère plutôt fluet, mais son visage ne manque pas de charme. Un bouc discret donne à son menton un air conquérant. Je m'aperçois que je l'étudie ainsi depuis plusieurs secondes et reviens précipitamment à mon carnet, que j'ouvre à la page en

cours. Mes oreilles rougissent. J'espère qu'il ne s'est rien imaginé... Et puis après tout, quand bien même...

Je saisis mon stylo plume, et commence à jeter des mots, des phrases, des impressions. Je sens le poids de son regard sur moi, et me force à continuer d'écrire. J'ai découvert que maintenant, les hommes se retournent plus sur moi pour ce que je suis, que pour ce que j'ai pu être. J'éprouve néanmoins un mélange de chaleur et de sourde anxiété. Je ne suis pas encore prête pour ça. C'est encore trop tôt. Malgré tout, mes yeux ont du mal à suivre la pointe de mon stylo. Je me concentre sur le bruit de ma plume sur le papier, et dois lutter pour ne pas revenir à cet inconnu. Cela ne ferait qu'aggraver la situation.

Et puis vient la panne d'inspiration. Je relève machinalement la tête, sans y penser, et croise son regard. Il a de beaux yeux verts et m'observe avec franchise et sans lourdeur. J'aime son attitude, cette impression d'équilibre qui émane de lui. Malgré moi, je souris. Encore novice, totalement ingénue, ignorante des codes, je n'ai aucune notion des signaux que j'envoie, mais sens bien que la situation me trouble autant qu'elle m'angoisse.

Iris apporte une théière fumante, accompagnée d'une magnifique tartelette aux fruits, et me verse la première tasse. Les volutes de vapeurs portent une tonalité exotique.

– Voilà, Madame, bonne dégustation.

– Merci...

Elle se dirige vers l'homme et lui demande ce qu'il souhaite. Je profite de ce moment délicat où le jeu de cette interaction capte leur attention, pour observer l'inconnu, ses gestes, sa façon de parler, sa présence au monde, et tout me plaît. Un regret s'immisce toutefois dans ce tableau. Il est trop tôt. Je ne peux pas encore me permettre ça. Malgré tout, je ne peux détacher mes yeux de lui. Pressentant la fin de l'entretien, je reviens à mon thé et mon carnet, prends ma tasse et hume le breuvage. Voyage. Mon corps s'envole autour de la planète aux notes subtiles de bois et de terre étrangère, embusquées derrière la présence végétale. Je devine les heures d'ensoleillement, la mousson, le temps des récoltes. Au moment où je vais pour boire la première gorgée, je manque de m'étrangler : l'inconnu se tient devant moi une main sur le dossier du siège qui me fait face.

– Vous permettez ?

Une voix grave, mais sans excès, légère... Je ne sais absolument pas comment gérer cette situation. J'aperçois son blouson, toujours à sa place, il n'a donc probablement pas l'intention de s'asseoir. Il attend certainement quelqu'un et a besoin d'une chaise supplémentaire. Il s'agit forcément de ça. Je vais encore devoir prendre la parole et crains que ma voix ne

déraille et dévoile alors ce que je ne veux plus laisser paraître, pour rien au monde. Mentalement, je cherche ma tonalité, puis m'éclaircis la gorge.

— Je vous en prie.

Tout naturellement, il tire la chaise et s'assied devant moi. Je panique.

— Je croyais que vous aviez besoin de cette chaise, pour...

Ma phrase reste en suspens.

— J'en avais besoin, oui. Ç'aurait été bizarre de faire votre connaissance en vous parlant debout, non ?

J'éclate de rire. Un rire aigu, qui me fait du bien. Un rire naturel et sincère.

— Oui, c'est vrai... Ç'aurait été bizarre...

Il rit également, manifestement amusé. Le temps se fige et l'espace se courbe autour de nous. Il n'y a plus que lui, et moi, qui ignore comment me comporter. Nous échangeons quelques banalités, des propos sans grande consistance, pour nous apprivoiser. Puis, naturellement, le ton devient plus sérieux, plus intime aussi. Ma voix se casse par instants, mais il ne semble pas le remarquer ou s'il le remarque, il n'en laisse rien paraître. Je m'aperçois soudain qu'il dispose de sa propre tasse. Je n'ai même pas perçu le passage d'Iris. Il se ressert et les sourcils levés il tend légèrement sa théière vers moi.

— Vous voulez goûter ?

Ses yeux ne me quittent pas, et je devine un double sens. J'hésite, contiens à grande peine mon cœur qui accélère, mes joues qui rosissent. Non. Oui. Je veux, mais je ne veux pas. Je décroise puis recroise mes jambes. Je ne peux pas. Et pourtant... je hoche la tête.

Son regard s'illumine et avec une douceur appliquée, il verse de son thé dans ma tasse vide. Il reprend la parole, mais je l'écoute distraitement. Je me perds dans ses yeux verts ourlés de longs cils bruns. Il s'appelle Tony. Il est peut-être Italien. Les Italiens sont comme ça, très entreprenants ; pourtant, aucun de ses propos n'est pressant. Peu à peu, nous en venons à évoquer nos vies. Je savais bien que cet instant se présenterait à un moment ou à un autre. J'ai déployé tous les efforts possibles pour le retarder. Comment aborder mon passé ? Comment raconter sans me trahir ?

Lui, à l'aise, répond à mes questions. Alors je les multiplie pour éviter qu'on ne parle de moi. Mais l'artifice ne dure qu'un temps. Je transpire, agite nerveusement mon pied libre sous la table. Je tends la main pour attraper une serviette en papier, et il me devance. Nos doigts s'effleurent et mon cœur rate une marche. L'espace de quelques secondes, je n'existe plus que par cette main, ces quelques centimètres carrés de peau, qui perçoivent encore l'écho du contact comme un tremblement de chair. J'ai froid, j'ai chaud, je suffoque. Il me regarde, troublé et soucieux à la fois. Il

est beau dans son inquiétude. Gentil, prévenant, attentionné, intelligent, sincère. C'est injuste. C'est trop tôt. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas celle qu'il croit. Je n'ai rien à lui offrir. Mon corps n'est pas celui qu'il imagine, mes seins n'existent pas, pas encore, la rugosité de mes joues se dissimule derrière mon maquillage, et mon entrejambe cache un secret dont je voudrais me débarrasser... Deux ans, m'ont annoncé les médecins. Deux ans. Et qu'est-ce que je fais moi, pendant deux ans ? Les larmes me montent aux yeux. Il m'observe, soudain alarmé, et me prend la main. Je la retire brutalement. Par réflexe, il lève les siennes, paumes visibles.

— Oulah, Myriam, qu'est-ce qu'il se passe ?

J'inspire à fond, cherchant l'air. Je ressemble à un poisson échoué sur une berge. J'attrape la serviette en papier, d'un geste brusque, avant de me noyer dans mes larmes, et comme je peux, essaie d'endiguer la marée sans ruiner mes yeux. Je pense au trajet du retour. À la solitude qui me guette. Deux ans. Sept cent trente jours et sept cent trente longues nuits à attendre.

— Myriam, Myriam, dites-moi...

Il m'observe, vraiment inquiet maintenant, et tente de comprendre l'impossible. Soudain, un calme intense m'envahit. Les larmes refluent. Je respire. Ces deux ans m'appartiennent. C'est ma vie. Alors, autant en tirer le meilleur.

– Tony, il faut que je vous avoue quelque chose.

– Oui ?

Ma voix déraile franchement, mais je m'en fous.

– Je suis trans, Tony.

Sur son visage défilent une quantité d'émotions en quelques secondes. Je lis du soulagement, de la peur, un manque d'assurance que je n'avais encore jamais perçu, de la douleur, de la joie, l'envie de mourir et l'envie de vivre, tout se succède et s'entremêle, révélant une sensibilité à fleur de peau, une fragilité cachée derrière sa force. J'encaisse tout cela, et me prépare à l'arrivée du rejet. Et puis il sourit, doucement, reprend ma main que cette fois je lui laisse.

– Je sais Myriam...

Il hésite.

– ... Je sais, parce que moi aussi.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Sarah Lywandaël

Une auteure éclectique, naviguant du cyberpunk à la romance en passant par la poésie. Le point commun ? Un style organique, incarné et à fleur de peau, où les acteurs ne

sont jamais de simples personnages. Sa nouvelle "Partenaires, toujours" vient d'être publiée dans le recueil Nova Natura aux éditions l'Imagin'Arche. Elle y explore la place de l'homme dans le monde après l'effondrement. En tant qu'administratrice, elle porte l'essor du forum [Écrire un Roman](https://forum.ecrire-un-roman.com/), où - sous le pseudo de Chamane - elle conseille des auteur·e·s en devenir.

<https://forum.ecrire-un-roman.com/>